STS : Culture Générale et Expression

**Thème : « Dans ma maison »**

**Quelques pistes de travail pour le traitement du thème en classe.**

**1 - Oral de rattrapage**

**Préparer des sujets pour l'épreuve orale de rattrapage**

**Exemples de sujets construits sur le modèle de l’épreuve de 2021 en annexe 1**

|  |
| --- |
| L’examinateur fournit au candidat deux documents (l’un textuel et l’autre non textuel) en lien avec l’un des deux thèmes au programme de Culture générale et expression de deuxième année, assortis de la consigne suivante : « En quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ? »   *L’évaluation de l’épreuve est globale et apprécie le degré de maîtrise des compétences suivantes :* * *communiquer oralement ;*
* *apprécier un message ;*
* *tirer parti des documents lus dans l’année et de la réflexion menée en cours ;*
* *rendre compte d’une culture acquise en cours de formation.*

(Bulletin officiel n°25 du 24 juin 2021) |

Il est possible d'utiliser les ressources académiques.

**Voir l’annexe1**

**2 - Proposition d'exercice**

**S'entraîner à la confrontation de documents à partir d'un corpus réduit (utiliser les sujets d'oral de rattrapage)**

**Exercice écrit ou oral**

A partir des sujets destinés à l'épreuve orale, construire des corpus de synthèse

(Il est pertinent d'utiliser des documents récents. Il convient aussi d'assurer la présence de la littérature dans le corpus)

**Proposition d’exercice : on peut demander aux étudiants de constituer eux-mêmes un corpus de synthèse**

**Exemples de corpus en annexe**

**Voir l’annexe 2**

**3 - Identifier les documents : Proposition d’exercices**

**Exploiter le texte littéraire en fonction du corpus**

#### **Exercice 1 :**

#### **Document  : Voltaire, *Candide ou L’Optimisme*, 1759**

Chapitre XXX.

Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d’orangers.

[Le vieillard] fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu’ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d’écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des dattes, des pistaches, du café de Moka qui n’était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? — Je n’ai que vingt arpents, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l’ennui, le vice, et le besoin. »

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s’être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l’honneur de souper.

Je sais aussi, dit Candide, qu’il faut cultiver notre jardin. […] Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c’est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

 Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n’y eut pas jusqu’à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très-bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n’aviez pas été chassé d’un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l’amour de Mlle Cunégonde, si vous n’aviez pas été mis à l’Inquisition, si vous n’aviez pas couru l’Amérique à pied, si vous n’aviez pas donné un bon coup d’épée au baron, si vous n’aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d’Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

**Consigne :**

À quel genre appartient le document ?

Justifiez votre réponse.

Objectif : revoir la méthode permettant d’identifier le genre des documents.

**Exercice 2**

**Document 1 : Claude Weill, « Les clés du bonheur », un entretien avec Boris Cyrulnik**, ***Le Nouvel Observateur,* 3 janvier 2002**

 […] Boris Cyrulnik : Il y a une fable de Péguy que je trouve très belle : la fable des casseurs de cailloux. Charles Péguy va en pèlerinage à Chartres. Il voit un type fatigué, suant, qui casse des cailloux. Il s’approche de lui : « Qu’est-ce que vous faites, monsieur ? – Vous voyez bien, je casse les cailloux, c’est dur, j’ai mal au dos, j’ai soif, j’ai chaud. Je fais un sous-métier, je suis un sous-homme. » Il continue et voit plus loin un autre homme qui casse les cailloux ; lui n’a pas l’air mal. « Monsieur, qu’est-ce que vous faites ? – Eh bien, je gagne ma vie. Je casse des cailloux, je n’ai pas trouvé d’autre métier pour nourrir ma famille, je suis bien content d’avoir celui-là. » Péguy poursuit son chemin et s’approche d’un troisième casseur de cailloux, qui est souriant, radieux : « Moi, monsieur, dit-il, je bâtis une cathédrale.» Le fait est le même, l’attribution du sens au fait est totalement différente. Et cette attribution du sens vient de notre propre histoire et de notre contexte social. Quand on a une cathédrale dans la tête, on ne casse pas les cailloux de la même manière.

**Nouvel Observateur :** Donc, le sens de votre apologue, c’est le mal-être n’est pas le malheur. Pour être heureux, il faut un projet qui donne sens à notre existence.

#### **Document 2 : Anne Eveillard , « La cohabitation, ou le goût des autres », *cotemaison.fr*, 21/08/2013**

Vivre à plusieurs (générations, amis, parents...) sous le même toit séduit de plus en plus de Français. Quelles sont leurs motivations ? Que proposent les architectes ? Éléments de réponse...

Immobilier hors de prix et pouvoir d'achat en berne incitent à repenser la façon de se loger. Ainsi, depuis le milieu des années 2000, la colocation ne concerne plus uniquement les étudiants. Célibataires, familles recomposées, seniors flirtent eux aussi avec la vie en quasi-communauté afin de limiter les dépenses liées à l'habitat. Fin 2012, la colocation chez les actifs représentait 50 % des offres et 40 % des recherches sur le site appartager.com. Un engouement bien dans l'air du temps, comme en témoigne le succès des fêtes entre voisins, de la garde d'enfants partagée dans un même immeuble ou du covoiturage. Si bien que les contraintes financières ne sont plus les seules motivations de cette envie de vivre ensemble. L'entraide, la solidarité, l'écologie sont des valeurs autour desquelles certains jeunes couples, familles, nouveaux retraités se réunissent désormais pour construire, voire réinventer leur espace de vie. On ne parle alors plus de colocation, mais de cohabitation. Un glissement sémantique récent en France, mais déjà banalisé chez nos voisins belges et allemands. La société du "tout-à-l'ego" aurait-elle du plomb dans l'aile ?

"Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses"

"En cohabitation, on ne se contente pas simplement de vivre sous le même toit. La notion de partage et de valeurs communes est très forte", souligne Marthe Marandola. Spécialisée dans la formation et la médiation, elle vit en cohabitation avec la psychothérapeute Geneviève Lefebvre depuis le début des années 2000. "Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses." Et pour cause, le mot cohabitation n'était connu du grand public que dans le domaine politique. "Nous étions amies de longue date et toutes les deux à un tournant de notre vie : celui de la cinquantaine. Nos enfants étaient grands, ils avaient quitté la maison et nous voulions sortir de Paris", raconte Marthe Marandola.

Elles ont alors un coup de foudre pour une bâtisse, "où tout était à refaire", dans l'Ariège. Un pari un peu fou, tant d'un point de vue pratique (sept ans de travaux) que personnel : "On nous prenait pour un couple d'homosexuelles. Nous avons appris à surmonter le regard des autres et à nous en affranchir." Résultat, aujourd'hui, elles cohabitent aussi dans le XVe arrondissement de Paris et leur livre Cohabiter pour vivre mieux (J.-C. Lattès) fait référence. Si c'était à refaire ? Elles recommenceraient sans la moindre hésitation. Et ce d'autant plus qu'elles ont dessiné l'essentiel de leur maison et de leur appartement parisien avec l'aide d'un architecte "pour habiter dans du sur-mesure". "En Ariège, nous avons créé deux foyers distincts, si bien que l'on ne se gêne jamais." Même souci d'indépendance à Paris : "Le hall de l'appartement dessert toutes les pièces. On ne se croise jamais dans un couloir. Une bonne raison à cela : nous n'en avons pas." Car, au XXIe siècle, on veut s'isoler sans vivre seul. Ce que le sociologue François de Singly appelle "libres ensemble". Un paradoxe ? Plutôt une envie de partir à la redécouverte de soi et des autres.

Des logements dessinés selon les besoins des habitants

"Dans un projet de cohabitation, tout ce qui est du ressort de l'occupant ne doit pas lui être imposé. Nous devons l'écouter et répondre à ses souhaits." Architecte et cofondatrice du cabinet Arbor&Sens à Lyon, Marine Morain boucle actuellement le chantier du Village vertical, à Villeurbanne. Les douze familles impliquées dans ce projet d'habitat coopératif intégreront leur immeuble au printemps. "D'emblée, avec l'aval des futurs habitants, nous avons conçu toutes les parties communes : couloirs, salons, jardins, chambres d'amis... Puis les familles se sont attribué les différents logements que nous avons dessinés en respectant leurs besoins." Ainsi, l'architecte doit être tour à tour "sachant", "technicien" et "pédagogue". Ce qui n'a pas déplu à Marine Morain, habituée à enseigner au sein de l'École d'architecture de Lyon. Mais elle reconnaît qu'un tel projet prend au moins cinq ans : "Côté conception, c'est deux fois plus long qu'un chantier classique." Du coup, il faut être motivé. Ou croire à la cohabitation en tant que tendance lourde et non comme phénomène de mode. À l'instar de Sophie Delhay, architecte à Paris et enseignante à l'École d'architecture de Nantes. En 2008, elle a participé au sein de la coopérative d'architectes Boskop à un projet de cohabitation constitué de 55 logements expérimentaux à Nantes. "Désormais, quand je crée un logement, je raisonne en termes de cohabitation et de vie ensemble. Il faut donner le goût de vivre en ville et de s'ouvrir à l'autre." Ici, chaque logement a été imaginé avec "une collection de pièces", toutes de 16 m2. Ce que l'on appelle un "plan neutre" : "Chaque famille peut organiser son logement selon ses besoins, la lumière, la vue... Habiter n'est plus un acte passif. On devient acteur de son habitat."

**Exercice oral**

Consignes :

Dans un premier corpus, le texte de Voltaire se trouve associé au texte de Claude Weill (document 1). Relevez dans ces deux documents les idées qui pourraient figurer dans le tableau de confrontation.

Dans le second corpus, le texte de Voltaire se trouve associé au texte de Anne Eveillard (document 2). Relevez dans ces deux documents les idées qui pourraient figurer dans le tableau de confrontation.

Comparez les relevés effectués dans les deux cas. Que constatez-vous ?

**4 - Rédiger un paragraphe : Proposition d'exercice écrit ou oral**

**Exercice**

**Consignes :**

**Confrontez le paragraphe et le plan :**

**Etudiez la manière dont est construit le paragraphe.**

**Que deviennent dans le paragraphe rédigé les citations présentes dans le plan ?**

Première sous-partie du devoir :

*I – Constat : Vivre dans la rue une situation difficile vécue par différentes catégories d’individus*

*1 – Les SDF sont nombreux et ce groupe social recoupe des individus d’âges et de sexes différents*

Paragraphe rédigé :

Tout d’abord, vivre dans la rue est une situation difficile qui peut concerner différentes catégories d’individus. Les SDF sont nombreux et ce groupe social recoupe toutes sortes de personnes. Julien Damon, dans l’article « Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge » publié au sein de la revue *Journal du droit des* *jeunes* en 2003, précise que les sans-abris sont visibles partout dans nos villes. Ces derniers peuvent être de tout âge, de tout sexe, étrangers ou non. D’ailleurs, si Samuel Beckett, met en scène deux hommes vraisemblablement âgés dans la pièce *En attendant Godot* écrite en 1952, Agnès Varda a choisi de représenter le sans abri à travers un visage féminin. En effet, l’affiche du film *Sans toit ni loi* (1985) donne à voir une jeune vagabonde incarnée par Sandrine Bonnaire. Ainsi, la catégorie des SDF est hétérogène.

*Doc 2 :*

*dans les rues, dans les gares, dans les squares, sur les boulevards, dans le métro, en bas de chez soi, aux portes des services d’assistance*

*Doc 2 :*

 *Il s’agit d’un groupe composite*

*Doc 2 :*

*allant de celles d’hommes à la rue depuis longtemps – figure traditionnelle du clochard – à celles de jeunes femmes isolées ou de familles entières tout récemment expulsées de leur logement.*

*des groupes de demandeurs d’asile venant d’Afrique ou d’Europe de l’est passés par des filières d’immigration et d’exploitation, des jeunes personnes isolées ne trouvant pas un toit pour une nuit, des vieillards habitués depuis des années aux circuits de l’assistance.*

*Doc 3 :*

 *Estragon, Vladimir/ Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900*

*Doc 4 : Femme, jeune*

**5- Synthèses**

**Propositions de corrigés**

**A - Plan corpus SDF**

**I –Vivre dans la rue : une situation difficile vécue par différentes catégories d’individus**

**1 – Les SDF sont nombreux et ce groupe social recoupe des individus d’âges et de sexes différents**

**Doc 2 : Nombreux** :

*dans les rues, dans les gares, dans les squares, sur les boulevards, dans le métro*, *en bas de chez soi, aux portes des services d’assistance.*

**Doc 2 : Toutes sortes de SDF** :

 *Il s’agit d’un groupe composite.*

**Doc 2 : Des femmes, des hommes, des vieux, des jeunes, des étrangers ou pas…** :

 *allant de celles d’hommes à la rue depuis longtemps – figure traditionnelle du clochard – à celles de jeunes femmes isolées ou de familles entières tout récemment expulsées de leur logement.*

*des groupes de demandeurs d’asile venant d’Afrique ou d’Europe de l’est passés par des filières d’immigration et d’exploitation, des jeunes personnes isolées ne trouvant pas un toit pour une nuit, des vieillards habitués depuis des années aux circuits de l’assistance.*

**Doc 3 : deux hommes, visiblement pas très jeunes :**

*Estragon, Vladimir/ Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900*

**Doc 4 : Femme, jeune**

**2 – Les SDF sont comme leur nom l’indique sans toit et contraints à l’errance, à une forme de « nomadisme ». Ils n’ont pas de maison pour se « sédentariser »**

**Doc 1 : Le SDF est en perpétuel mouvement**

*C’est-à-dire un être vivant qui porte sa maison sur son dos. il doit bouger*

**Doc 2 : Les SDF ne se fixent pas**

*les errants*

**Doc 3 : Les personnages sont sur la route, symbole d’errance**

*Route à la campagne, avec arbre.*

*Alors, te revoilà, toi.*

*Je te croyais parti pour toujours*

*Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?*

**Doc 4 : La jeune femme fait du stop sur la route, elle a un sac à dos. La construction de l’image (la perspective) insiste sur la route sans fin**

**3 – Une situation difficile à vivre tant sur le plan physique**

**Doc 1 : Les conditions de vie dans la rue sont difficiles, il faut supporter le froid notamment. La vie de la rue conduit souvent à la mort.**

*Survivre dans la rue nécessite une organisation, une obstination, une énergie infiniment supérieure à celle que nous développons vous et moi pour tenir notre vie. La température du métro est à peu près à 16°C. On n’a pas besoin d’attendre des températures polaires pour mourir d’hypothermie.*

*la mort est à quelques heures*

**Doc 3 : Manque de confort, présence de la violence**

*ESTRAGON : Dans un fossé. /VLADIMIR (épaté) : Un fossé ! Où ça ? /ESTRAGON (sans geste) : Par là./VLADIMIR : Et on ne t'a pas battu ?/ESTRAGON : Si... Pas trop./VLADIMIR : Toujours les mêmes ?/ESTRAGON : Les mêmes ? Je ne sais pas.*

*VLADIMIR : Tu as mal ? /ESTRAGON : Mal ! Il me demande si j'ai mal !*

**4 - … Que sur le plan psychique**

**Doc 1 : Les SDF sont souvent seuls, ils ont dû se débarrasser des objets auxquels ils tenaient et qui pouvaient avoir une valeur sentimentale (source de souffrance)**

*Que signifie vivre dans la rue pour le corps, pour le psychisme ?*

*Que peut-il garder avec lui comme objets personnels, comme souvenirs ? Presque rien*

*se trouvent dans un état de conscience altérée, en partie dû à l’alcool.*

*solitude*

**Doc 3 : Nostalgie du personnage Vladimir ; si Estragon évoque la souffrance physique, celle de Vladimir est morale**

*C'est trop pour un seul homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis./VLADIMIR (avec emportement) : Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.*

*ESTRAGON : Tu as eu mal ?/ VLADIMIR : Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !*

**II –Pour quelles raisons se retrouve-t-on dans la rue ?**

**1 – Les raisons socio-économiques**

**Doc 1 : Évocation des raisons socio-économiques**

*Personne ne vit dans la rue par plaisir, par choix.*

*Sans compter les dégâts provoqués par la crise économique.*

**Doc 2 : La crise économique qui est apparue après les 30 Glorieuses a été la cause d’un accroissement du nombre de SDF**

*Depuis le début des années 80 les SDF ont (re)fait irruption dans les rues*

*la crise et le chômage*

*phénomènes structurels (chômage, tensions sur le marché du logement, progression de la précarité, etc.).*

**Doc 4 : Date du film : 1985 période de crise économique**

**2 – Des raisons plus personnelles**

**Doc 2 : Raisons psychologiques ou événements de l’existence liés à l’histoire individuelle**

La seconde se concentre sur des causes plus individuelles (choc affectif, maladie, origine sociale défavorisée, abus d’alcool, troubles mentaux, etc.)

**Doc 3 : Fragilité psychologique sous-entendue : Le personnage évoque l’envie de se suicider par le passé**

*La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers*

**Doc 4 : La jeune femme a l’air déterminé : le titre et l’attitude laisse supposer qu’être sur la route relève d’un choix*.***

**Doc 1 : Être dans la rue est perçu comme un choix de vie ?**

*Ils ne travaillent pas, ils picolent, ils regardent*

*héros pervers du principe de plaisir en somme*

**III – Conséquences pour le SDF et pour le reste de la société**

**1 – Vivre dans la rue entraîne une désocialisation et une déshumanisation**

**Doc 4 : Titre : association sans toit ni loi dit la désocialisation**

**Doc 2 : Le SDF se retrouve complètement en marge de la société**

*un processus de disqualification sociale*

**Doc 3 : Laisser-aller, perte de dignité ; déshumanisation**

*ESTRAGON (pointant l'index) : Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.*

*On ne nous laisserait même pas monter*

**Doc 1 : Aux yeux de certains, le SDF perd son humanité**

*Au fond, la question se pose ainsi : accepte-t-on que ces gens soient encore nos frères ?*

**2 – Cette différence suscite des réactions différentes : elle peut effrayer ou émouvoir**

**Doc 1 : On porte un regard peu indulgent, on juge ce SDF qui ne vit pas comme tout le monde**

*Il existe une perception générale du genre : « Regardez ces enfoirés ! Ils ne travaillent pas, ils picolent, ils regardent passer les filles pendant que nous on doit bosser. » Cette vision, toutes classes sociales confondues, caractérise ces gens comme des parasites.*

*Le problème est qu’on ne tolère pas qu’ils soient là. On voudrait soit les éjecter, soit obtenir au minimum qu’ils soient invisibles*

**Doc 2 : Le SDF fait peur**

*effraient parfois*

**Doc 1 : L’auteur récuse cette vision du SDF et propose un regard plus empathique**

*Or ce tableau est complètement faux.*

*les SDF sont des personnages tragiques*

**Doc 2 : SDF font de la peine à certains**

 *Ils apitoient souvent*

**3 – Des individus ou les pouvoirs publics tentent de trouver des solutions au problème**

* **Solutions émanant d’individus**

**Doc 1 : On peut être un passant généreux**

*La mendicité est-elle l’ultime planche de salut ? Je défends profondément la mendicité.*

**Doc 2 : Les convictions religieuses d’un individu suscitent une action en faveur des SDF**

*on s’était peu inquiété, sinon par la voix de l’abbé Pierre,*

**Doc 4 : Geste généreux de celui qui la prendra en stop ?**

**Doc 3 et 4 : L’artiste au service d’une cause : choisir de montrer la figure du SDF au cinéma et au théâtre**

* **Solutions proposées par la collectivité**

**Doc 1 : Abris temporaires**

 *l’hébergement d’urgence,*

**Doc 2 : Abris temporaires et solutions cherchées par les pouvoirs publics**

*les indigents et les errants ont repris place dans les préoccupations collectives en tant que priorités d’action publique*

*centres d’hébergement*

*circuits de l’assistance.*

**4 – Cependant le problème des SDF semble parfois insoluble**

**Doc 1 : Les solutions proposées ne sont pas viables ni pérennes**

*Car la société offre de fausses solutions : l’hébergement d’urgence, certes secourable mais temporaire, ne règle rien car il renvoie les gens au pire.*

**Doc 1 : Difficile de changer de vie pour les SDF**

*ne sont pas curables. De fait, la question de la guérison est délicate*

**Doc 3 : Les premières paroles des personnages ne laissent pas présager d’amélioration de la situation**

*ESTRAGON (renonçant à nouveau) : Rien à faire.*

*VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées) : Je commence à le croire. (Il s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. Tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat.*

**Doc 4 : Paysage vide plus profondeur/ perspective ne laisse rien augurer de bon ?**

**B - Plan corpus habitat partagé**

**Dans quelle mesure l’utopie d’un habitat partagé peut-elle devenir réalité ?**

**I – Comment répondre à la volonté de partager son habitat ?**

**1 – Le besoin de partage**

**a – C’est souvent avec sa famille que l’on partage sa maison**

Doc 1 : Deux enfants et les parents se tenant la main pour entrer dans la maison

Doc 2 et doc 4 : Allusion à la maison familiale

**b – Mais il est possible de partager son habitat avec d’autres personnes (amis, connaissances…)**

Doc 1 : Photos d’individus divers dans le lieu d’habitation

Docs 2,3,4 : Allusions à la maison partagée entre amis ou connaissances

**c – Engouement pour ce type de partage**

Doc 1 : Les mairies le proposent (réponse à un besoin)

Docs 2, 3 évoquent l’engouement que connait l’habitat participatif

**2 – Quelles solutions ?**

**a – Formes traditionnelles de l’habitat partagé : colocation, vie en communauté**

Doc 2 : Colocation

Doc 4 : Vie en communauté au sein de la ferme

**b– Habitat participatif, un nouveau concept : on partage des espaces communs et on adapte le logement aux besoins de chacun**

Docs 1 : Partage du jardin, du matériel domestique ; espaces communs

Docs 2, 3 : Partage des pièces ou des lieux en fonction des souhaits des habitants ; adaptation aux besoins de chacun (les architectes réfléchissent au meilleur concept)

**II – Partager son habitat : quels avantages ? Quelles difficultés ?**

**1 – Les avantages**

**a– Réaliser des économies**

Doc 1 : Les avantages financiers sont explicitement évoqués

Docs 2 : Habiter ensemble permet de réduire les dépenses

Doc 3 : On rentabilise l’espace en partageant des parties communes (donc on dépense moins d’argent)

Doc 4 : Les habitants subviennent à leur besoin en travaillant ensemble et l’exploitation du jardin s’avère même très rentable

**b– Partager les tâches, faciliter le quotidien**

Doc 4 : Les personnages partagent les tâches

Docs 1, 2 et 3 : Les projets d’habitats participatifs sont pensés pour faciliter le quotidien des individus grâce aux nombreux services proposés

**c - Être acteur d’un projet. Concevoir un logement qui nous ressemble**

Doc 4 : Le projet est le résultat d’une réflexion philosophique

Doc 1 : Le caractère personnalisé du projet est évoqué

Docs 2 et 3 : Les individus réfléchissent à leur habitat et sont acteurs de leur projet

**d – Vivre de manière moins individualiste**

Doc 1 : Echanges, discussions : partage humain, lien

Souci de préserver de l’environnement

Doc 2 : Cet engouement répond à un besoin d’entraide, d’échange et de solidarité qui s’oppose à la société individualiste contemporaine : Il ne s’agit pas de partager simplement un local à usage d’habitation.

Doc 3 : Le désir de partager son logement peut venir du besoin de créer des liens

**2 – Les difficultés**

**a – Être victime des clichés associés à la vie en communauté**

Doc 3 : Le regard porté sur la vie en communauté est associé à des préjugés

Doc 2 : Lorsque deux femmes cohabitent, elles peuvent se heurter au regard et au jugement des autres

**b – Habitat participatif : une réalisation semée d’embûches**

Docs 2 et 3 : Les projets d’habitat sont complexes et parfois difficiles à mettre en œuvre

**c – Une utopie qui se heurte à la réalité ?**

Doc 3 Décalage possible entre les souhaits de chacun en matière d’habitat et la réalité du terrain

Doc 2 Les individus souhaitent que leur habitat partagé réponde à toutes leurs exigences et parfois à des désirs contradictoires (avoir les avantages de la vie seul et à plusieurs)

Doc 4 utopie, personnages fictifs, conte

Doc 1 affiche publicitaire vend du rêve (naïveté du dessin, aucune allusion aux contraintes, le projet va-t-il correspondre aux promesses ?)

**Synthèse rédigée**

**L’introduction :**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| La phrase d’accroche introduit le thème de manière générale mais précise.Utilisation d’une citation, ; d’autres types d’accroches sont possibles.La présentation du corpus est générale. (Inutile de mentionner dans l’introduction les titres des documents ni le noms des auteurs)Annonce du plan.**Autre possibilité pour l’annonce du plan** **Le développement** **Une phrase introductive rappelle l’idée principale de la partie.****Chaque sous-partie doit apporter un argument.** **Connecteurs logiques et formules assurant la cohérence du paragraphe****On laisse un blanc typographique entre chaque partie****Une phrase introductive rappelle l’idée principale de la partie.****Chaque sous-partie doit apporter un argument.** **La conclusion, brève, apporte une réponse à la problématique. Elle ne comporte aucune idée nouvelle, ne fait référence à aucun document en particulier. Il s’agit d’un bilan concis.** | « C'est une maison bleue/Adossée à la colline/On y vient à pied, on ne frappe pas/Ceux qui vivent là, ont jeté la clé » : les paroles de *San Francisco,* tube de Maxime Le Forestier ont alimenté les rêves de toute une génération. Dans les années 70, partager son habitat est un moyen d’outrepasser les valeurs bourgeoises incarnées par la maison individuelle, la vie en communauté représente un idéal. Ce fantasme semble perdurer. En effet, le corpus composé de deux articles, d’un conte philosophique et d’une affiche promotionnelle publiés entre 1759 et 2019 invite à s’interroger sur le concept de cohabitation. Nous nous demanderons donc dans quelle mesure l’utopie d’un habitat partagé peut devenir réalité. S’il est possible de mettre en place des moyens de cohabiter, ce type d’expérience présente certes des avantages mais aussi des inconvénients.[**Autre possibilité pour l’annonce du plan** : En premier lieu, nous mettrons en évidence les possibilités qui sont offertes pour favoriser la cohabitation. En second lieu, nous montrerons que ce type d’expérience présente des avantages mais aussi des inconvénients.]Tout d’abord, des solutions diverses et variées sont proposées pour répondre au besoin de cohabiter. En effet, la maison est souvent un lieu partagé par les membres d’une même famille mais il est possible de solliciter d’autres personnes pour mutualiser son espace de vie. Dans le conte philosophique *Candide ou l’Optimisme* écrit en 1759, Voltaire raconte que Candide rencontre un vieil homme vivant de manière harmonieuse avec ses enfants dans une petite propriété. Le héros décide de l’imiter et de former une communauté avec ses amis pour exploiter une ferme. *Ce besoin de vivre à plusieurs est* ***aussi*** *perceptible dans les propos tenus par Anne Eveillard :*Son article**,** « La cohabitation, ou le goût des autres**»** paru le 21 août 2013 sur le site *cotemaison.fr*, présente des témoignages d’individus qui aspirent à réaliser des projets de cohabitation : Les aléas de l’existence font qu’on ne partage pas toujours son logement avec ses proches Aussi peut-on souhaiter cohabiter avec des amis. *Cette idée est* ***également*** *suggérée par l’affiche* « Habitat participatif et si c’était vous ? » réalisée par la mairie de Talence en 2017. L’image représente des familles, des couples, des personnes seules, qui, animées par le désir de vivre ensemble, se retrouvent dans une sorte de maison collective. C’est vraisemblablement pour répondre à un désir de la population que les pouvoirs publics décident de réaliser un projet d’habitat participatif. Cet engouement pour les résidences partagées est évoqué par Valérie Valin-Stein. Il est palpable dans de nombreux pays et il prend de plus en plus d’ampleur comme le souligne l’auteur de l’article « L’habitat participatif offre plus qu’un logement », paru au sein de la revue *Le Particulier, N°1152*, datant de Janvier 2019. Ainsi, l’envie de trouver des solutions pour vivre ensemble est largement répandue aujourd’hui. D’ailleurs, des alternatives aux modes de vie communautaires traditionnels s’offrent à nous. Le besoin de s’associer pour vivre ensemble donne lieu à des expériences comme la ferme partagée dans le récit fictif de Voltaire. Dans la réalité, les systèmes de colocation constituent des solutions concrètes pour cohabiter comme le souligne Anne Eveillard dans son article. Mais plus récemment est apparu le concept d’habitat participatif. Ce dernier a la particularité de s’adapter aux besoins de chacun, de permettre de partager des espaces communs à l’intérieur ou à l’extérieur de la maison. C’est à ce type de résidence souvent pensé et mis en œuvre par des professionnels du logement et de l’habitat que font référence Anne Eveillard et Valérie Valin Stein. La municipalité de Talence a, quant à elle, conçu un projet d’habitat participatif pour ses administrés. Il est exposé sur l’affiche « Habitat participatif et si c’était vous ? ». Au XXIème siècle, pour répondre à une demande croissante, on essaie donc de proposer de nouvelles formes de mutualisations du logement.Si partager son habitat semble séduisant, la cohabitation présente il est vrai des avantages mais aussi un certain nombre d’inconvénients. Certes, on peut se réjouir de la cohabitation ou s’en plaindre mais de prime abord, il apparaît évident que le partage de l’espace offre des intérêts. Les auteurs du corpus s’accordent à évoquer un bénéfice sur le plan financier. Déjà, au XVIIIème siècle, Voltaire décrivait une communauté qui avait réussi à rendre la propriété prospère en vivant ensemble et en travaillant conjointement. Au XXIème siècle, la mutualisation de l’habitat est également présentée comme rentable par la mairie de Talence mais également par les auteurs des articles, Valérie Valin-Stein et Anne Eveillard : on économise de l’espace et on évite d’avoir un budget pour le logement trop important à une époque où les prix de l’immobilier sont particulièrement élevés. À cet avantage s’en ajoute un pratique : les tâches et les contraintes sont partagées comme l’expliquent Voltaire et Anne Eveillard. Des services au quotidien peuvent être rendus aux habitants de l’immeuble : c’est ce que soulignent l’affiche et l’article de Valérie Valin Stein. Cependant les avantages ne sont pas uniquement matériels. En effet, concevoir un projet d’habitat participatif c’est être acteur d’une véritable réflexion sur le logement, sur « l’habiter », c’est participer pleinement à l’élaboration d’un lieu de vie qui nous corresponde. Tous les documents du corpusmettent en évidence cette idée. On remarque notamment que pour les personnages du conte la décision de vivre et de s’organiser ensemble constitue la conclusion d’une réflexion philosophique. Enfin et surtout, choisir de partager un lieu d’habitation est corrélé à un désir de sociabilité. L’ensemble des auteurs insistent sur ce besoin d’échapper à une forme d’individualisme. Ce souci peut être associé à une volonté de protéger l’environnement si l’on en croit le programme proposé par l’affiche. Aussi comprend-on qu’il y a beaucoup à gagner dans le partage de l’espace tant sur le plan matériel que sur le plan humain. Pourtant, se lancer dans un projet de cohabitation, c’est accepter de se heurter à un certain nombre de difficultés. Il faut être capable de passer outre les clichés associés à la vie communautaire comme l’expliquent Anne Eveillard et Valérie Valin-Stein. À cela s’ajoutent des difficultés concrètes : un projet participatif demande plus d’énergie et d’investissement qu’un projet immobilier classique lit-on dans les articles « L’habitat participatif offre plus qu’un logement » et « La cohabitation, ou le goût des autres ». Cela peut entraîner un certain découragement. Enfin, réaliser conjointement les souhaits de chacun tout en tenant compte des contraintes matérielles relève parfois du rêve : les deux articles mettent en valeur les grandes exigences des habitants et même parfois les contradictions qu’il faut arriver à concilier. C’est la raison pour laquelle on peut se demander si l’habitat partagé et heureux ne relève pas de l’utopie. L’affiche promotionnelle vend du rêve mais qu’en sera-t-il dans la réalité ? Quant à *Candide,* c’est une fiction, un conte philosophique. Le phalanstère du bonheur n’est peut-être donc qu’un fantasme.En conclusion, des idées novatrices en matière d’habitat ont rendu réalisables les résidences partagées et la mutualisation de l’espace habitable. Ces réalisations séduisent un nombre croissant d’individus car elles présentent de multiples intérêts. Néanmoins, la mise en œuvre concrète des projets de cohabitation n’est pas aisée.  | La problématique doit permettre de souligner l’enjeu commun des documents**Il est souhaitable que le début de chaque paragraphe soit identifiable (espace, alinéa) et marqué notamment par un connecteur logique.****Dès le début du développement les documents sont présentés de façon plus précise : nom de l’auteur, titre de l’œuvre, date, genre**.***Les documents sont comparés, confrontés*****Il n’y a pas de citation dans une synthèse****Chaque sous-partie s’achève par une conclusion partielle.****A partir de la deuxième apparition, on fait allusion aux documents en évoquant leur titre, leur genre ou leur auteur****On varie les formulations pour faire référence aux documents.** |

**Écriture personnelle**

**Proposition d'exercice écrit ou oral : Trouver des sujets d'écriture personnelle à associer aux corpus**

**Exemples de sujets d’écriture personnelle associés au corpus sur les SDF :**

*Pensez-vous qu’un « chez soi » soit nécessaire à l’équilibre d’un individu ?*

*Selon vous, le logement est-il seulement un refuge ?*

**Exemples de sujets d’écriture personnelle associés à l’habitat partagé :**

 *Pensez-vous que l’habitat participatif ne soit qu’un phénomène de mode ?*

 *Pensez-vous que partager l’espace habitable aide à mieux vivre ?*

**Annexe 1**

|  |
| --- |
| **BTS****Épreuve orale de rattrapage****Culture générale et expression** |

*Vous présenterez et confronterez les documents pour répondre à la question posée, dans une durée maximale de 10 minutes. Vous disposez d’un temps de préparation de 20 minutes.*

*Votre exposé sera suivi d’un entretien d’une durée maximale de 10 minutes.*

*Question : En quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?*

**Thème 2 : Dans ma maison**

#### Document 1 : Julien Damon, Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge, Dans Journal du droit des jeunes 2003/3 (N° 223), pages 30 à 35

[…] Depuis le début des années 80 les SDF ont (re)fait irruption dans les rues, dans les gares, dans les squares, sur les boulevards, dans le métro. On les retrouve sur les écrans de télévision, en bas de chez soi, aux portes des services d’assistance, dans les discours électoraux. Ils apitoient souvent, effraient parfois, et, régulièrement, défraient la chronique sociale.

Durant les années de croissance on s’était peu inquiété, sinon par la voix de l’abbé Pierre, des sans-logis. Dans les rubriques faits divers de la presse on trouvait des informations sur les clochards dont la figure folklorique faisait presque partie du paysage touristique. C’est avec la crise et le chômage que les indigents et les errants ont repris place dans les préoccupations collectives en tant que priorités d’action publique.

[…]

Les explications du phénomène

Deux grandes familles d’explication du phénomène SDF coexistent. La première se consacre à l’analyse de phénomènes structurels (chômage, tensions sur le marché du logement, progression de la précarité, etc.). La seconde se concentre sur des causes plus individuelles (choc affectif, maladie, origine sociale défavorisée, abus d’alcool, troubles mentaux, etc.). Les partisans de modèles individuels contestent les approches structurelles qui ne prennent pas en compte les particularités des situations et des parcours personnels. Ceux qui insistent sur les dynamiques structurelles critiquent les observateurs qui se concentrent sur les cas individuels car ils contribueraient à la stigmatisation des SDF en insistant trop sur leur singularité, voire sur leur responsabilité.

Face à ce débat structurel/individuel, qui verse parfois dans l’idéologie, la solution est certainement dans l’entre-deux. Les SDF vivent et subissent un processus de disqualification sociale. Les racines du problème ne résident ni exclusivement dans des configurations structurelles, ni uniquement dans des déficiences individuelles, mais plus vraisemblablement dans une combinaison des facteurs qui produit une spirale vers le bas conduisant certaines personnes à la rue.

[…]

Le terme SDF recouvre des réalités variées. Il s’agit d’un groupe composite qui rassemble des personnes vivant dans des conditions très dissemblables allant de celles d’hommes à la rue depuis longtemps – figure traditionnelle du clochard – à celles de jeunes femmes isolées ou de familles entières tout récemment expulsées de leur logement. Sous le même terme, et parfois dans les mêmes centres d’hébergement, on trouve des groupes de demandeurs d’asile venant d’Afrique ou d’Europe de l’est passés par des filières d’immigration et d’exploitation, des jeunes personnes isolées ne trouvant pas un toit pour une nuit, des vieillards habitués depuis des années aux circuits de l’assistance.

Document 2 : Affiche du film d’Agnès Varda, *Sans toit ni loi*, 1985



|  |
| --- |
| **BTS****Epreuve orale de rattrapage****Culture générale et expression** |

*Vous présenterez et confronterez les documents pour répondre à la question posée, dans une durée maximale de 10 minutes. Vous disposez d’un temps de préparation de 20 minutes.*

*Votre exposé sera suivi d’un entretien d’une durée maximale de 10 minutes.*

*Question : En quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?*

Thème 2 : Dans ma maison

Document 1 : Document 2 : Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Être propriétaire de son logement est lourd de sens. La propriété peut mieux mettre en lumière la reconnaissance sociale ou le statut (pas uniquement la richesse) au-delà même du lieu, du quartier où elle s'inscrit : être propriétaire est une valeur en soi dans l'ordre social. La propriété a aussi une fonction patrimoniale qui permet une accumulation et un transfert de richesse (héritage dans un cadre familial) : ce peut être une façon de dominer le temps, ou de s'assurer, en tout cas d'avoir un rapport au temps non marqué par la précarité ou à l'éphémère (peut-être même une compensation lorsque l'activité professionnelle est précaire ou mobile) ou les phases transitionnelles. La propriété renvoie aux notions de stabilité, de permanence, de mesure et de contrôle. Le propriétaire a par la suite un besoin de protection de ses biens qui s'ajoute à celle de sa personne ou de sa famille. Le groupe de propriétaires est censé ensuite partager les mêmes valeurs d'ordre, de prudence, de retrait sur soi (la propriété est une extension de soi, de son propre corps) et donc fournit (à la différence des locataires, qui passent, que l'on ne connait pas) un milieu social rassurant, vigilant et un contrôle social efficace. Ceci renvoie à la l'opposition classique en anthropologie entre sédentaires et nomades. La propriété est la quintessence de la sédentarité (et entre en contradiction avec la mobilité professionnelle, ce qui pose la question des marchés du logement, des pertes de valeurs associées à la revente). Acheter un logement est un arbitrage entre des gains et des pertes au sens large (financiers, fonctionnels, émotionnels, etc.) C’est un achat très impliquant qui implique la conception de soi : ce que l’on est, ce que l’on voudrait être pour soi et aux yeux des autres. Bien évidemment, la contrainte budgétaire et l’offre de biens disponibles imposent des compromis et un réajustement par rapport à son logement idéal. Finalement, dans la mesure du possible, l’acheteur attend naturellement de son logement :

- un gain d’appartenance : l’ancrage s’effectue au sein d’un groupe familial, social, culturel, etc. C’est un vecteur positionnel au sein de la société. Le type de logement et sa localisation concourent à l’affirmation de soi dans une culture particulière au sein de l’espace social. Le logement a une fonction socialisante, au centre d’un réseau en connexion avec un extérieur cohérent, socialement et culturellement. Une partie du choix de la localisation est ainsi déterminée en ce sens. - un gain financier : ce type d’achat est généralement vu comme un investissement qui va prendre de la valeur. Dès lors, le logement a une fonction de valorisation de l’estime de soi et donne un sentiment de réussite.

- un gain de sécurité et de sécurisation, pour soi et pour sa famille, pour maintenant et pour plus tard. Les bénéfices perçus de l’acquisition d’un actif tangible rassurent et donne un sentiment de protection. Le logement a alors une fonction de contenance qui maintient une différence affirmée entre l’extérieur et l’intérieur, qui assure la sécurité, et qui permet le confort et le développement de l’intimité.

- un gain psychologique : acheter un logement, surtout la première fois en vue de fonder une famille, c’est ancrer son histoire à la fois dans le temps, dans une filiation, et dans l’espace physique. Le logement a une fonction de continuité historique, où chacun sa trajectoire personnelle dans une histoire collective familiale étendue. C’est aussi révéler une identité et un potentiel pour s’épanouir, se sentir vraiment chez soi : le logement a une fonction d’identification où chaque membre de la famille peut s’y retrouver, s’y projeter, y définir son territoire personnel et commun. Il a aussi des fonctions plus dynamiques : une fonction créatrice générant de nouveaux rapports avec l’espace : attribuer telle ou telle fonction à une pièce, décorer de telle manière, occuper telle pièce, etc., et une fonction esthétique, de recherche d’harmonie et d’épanouissement pour chacun. Ces différentes dimensions constituent un panorama des perspectives explicatives des préférences qu’affichent les acheteurs potentiels : une maison ou un appartement, du neuf ou de l’ancien, un centre-ville ou un village, des critères intrinsèques spécifiques. Tous ces critères sont intégrés dans le processus de décision pour résulter, peut-être, en l’achat du logement.

Document 2 : Honoré Daumier, Les locataires et les propriétaires, Charivari, 1840

|  |  |
| --- | --- |
| Propriétaires : bienveillants ou impitoyables | https://media.nouvelobs.com/ext/uri/ureferentiel.nouvelobs.com/file/15082591.jpg**"Brigand de Propriétaire qui ne veut me faire faire des réparations qu'au beau temps..." par Honoré Daumier (1808-1879) / ©Los Angeles County Museum of Art** |

|  |
| --- |
| **BTS****Epreuve orale de rattrapage****Culture générale et expression** |

*Vous présenterez et confronterez les documents pour répondre à la question posée, dans une durée maximale de 10 minutes. Vous disposez d’un temps de préparation de 20 minutes.*

*Votre exposé sera suivi d’un entretien d’une durée maximale de 10 minutes.*

*Question : En quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?*

**Thème 2 : Dans ma maison**

**Document 1 : Anne Eveillard, « La cohabitation, ou le goût des autres », *cotemaison.fr*, 21/08/2013**

Vivre à plusieurs (générations, amis, parents...) sous le même toit séduit de plus en plus de Français. Quelles sont leurs motivations ? Que proposent les architectes ? Éléments de réponse...

Immobilier hors de prix et pouvoir d'achat en berne incitent à repenser la façon de se loger. Ainsi, depuis le milieu des années 2000, la colocation ne concerne plus uniquement les étudiants. Célibataires, familles recomposées, seniors flirtent eux aussi avec la vie en quasi-communauté afin de limiter les dépenses liées à l'habitat. Fin 2012, la colocation chez les actifs représentait 50 % des offres et 40 % des recherches sur le site appartager.com. Un engouement bien dans l'air du temps, comme en témoigne le succès des fêtes entre voisins, de la garde d'enfants partagée dans un même immeuble ou du covoiturage. Si bien que les contraintes financières ne sont plus les seules motivations de cette envie de vivre ensemble. L'entraide, la solidarité, l'écologie sont des valeurs autour desquelles certains jeunes couples, familles, nouveaux retraités se réunissent désormais pour construire, voire réinventer leur espace de vie. On ne parle alors plus de colocation, mais de cohabitation. Un glissement sémantique récent en France, mais déjà banalisé chez nos voisins belges et allemands. La société du "tout-à-l'ego" aurait-elle du plomb dans l'aile ?

"Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses"

"En cohabitation, on ne se contente pas simplement de vivre sous le même toit. La notion de partage et de valeurs communes est très forte", souligne Marthe Marandola. Spécialisée dans la formation et la médiation, elle vit en cohabitation avec la psychothérapeute Geneviève Lefebvre depuis le début des années 2000. "Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses." Et pour cause, le mot cohabitation n'était connu du grand public que dans le domaine politique. "Nous étions amies de longue date et toutes les deux à un tournant de notre vie : celui de la cinquantaine. Nos enfants étaient grands, ils avaient quitté la maison et nous voulions sortir de Paris", raconte Marthe Marandola.

Elles ont alors un coup de foudre pour une bâtisse, "où tout était à refaire", dans l'Ariège. Un pari un peu fou, tant d'un point de vue pratique (sept ans de travaux) que personnel : "On nous prenait pour un couple d'homosexuelles. Nous avons appris à surmonter le regard des autres et à nous en affranchir." Résultat, aujourd'hui, elles cohabitent aussi dans le XVe arrondissement de Paris et leur livre Cohabiter pour vivre mieux (J.-C. Lattès) fait référence. Si c'était à refaire ? Elles recommenceraient sans la moindre hésitation. Et ce d'autant plus qu'elles ont dessiné l'essentiel de leur maison et de leur appartement parisien avec l'aide d'un architecte "pour habiter dans du sur-mesure". "En Ariège, nous avons créé deux foyers distincts, si bien que l'on ne se gêne jamais." Même souci d'indépendance à Paris : "Le hall de l'appartement dessert toutes les pièces. On ne se croise jamais dans un couloir. Une bonne raison à cela : nous n'en avons pas." Car, au XXIe siècle, on veut s'isoler sans vivre seul. Ce que le sociologue François de Singly appelle "libres ensemble". Un paradoxe ? Plutôt une envie de partir à la redécouverte de soi et des autres.

Des logements dessinés selon les besoins des habitants

"Dans un projet de cohabitation, tout ce qui est du ressort de l'occupant ne doit pas lui être imposé. Nous devons l'écouter et répondre à ses souhaits." Architecte et cofondatrice du cabinet Arbor&Sens à Lyon, Marine Morain boucle actuellement le chantier du Village vertical, à Villeurbanne. Les douze familles impliquées dans ce projet d'habitat coopératif intégreront leur immeuble au printemps. "D'emblée, avec l'aval des futurs habitants, nous avons conçu toutes les parties communes : couloirs, salons, jardins, chambres d'amis... Puis les familles se sont attribué les différents logements que nous avons dessinés en respectant leurs besoins." Ainsi, l'architecte doit être tour à tour "sachant", "technicien" et "pédagogue". Ce qui n'a pas déplu à Marine Morain, habituée à enseigner au sein de l'École d'architecture de Lyon. Mais elle reconnaît qu'un tel projet prend au moins cinq ans : "Côté conception, c'est deux fois plus long qu'un chantier classique." Du coup, il faut être motivé. Ou croire à la cohabitation en tant que tendance lourde et non comme phénomène de mode. À l'instar de Sophie Delhay, architecte à Paris et enseignante à l'École d'architecture de Nantes. En 2008, elle a participé au sein de la coopérative d'architectes Boskop à un projet de cohabitation constitué de 55 logements expérimentaux à Nantes. "Désormais, quand je crée un logement, je raisonne en termes de cohabitation et de vie ensemble. Il faut donner le goût de vivre en ville et de s'ouvrir à l'autre." Ici, chaque logement a été imaginé avec "une collection de pièces", toutes de 16 m2. Ce que l'on appelle un "plan neutre" : "Chaque famille peut organiser son logement selon ses besoins, la lumière, la vue... Habiter n'est plus un acte passif. On devient acteur de son habitat."

#### **Document 2 : Mairie de Talence, Affiche projet habitat participatif, 2017**

#### Afficher l’image source

|  |
| --- |
| **BTS****Epreuve orale de rattrapage****Culture générale et expression** |

*Vous présenterez et confronterez les documents pour répondre à la question posée, dans une durée maximale de 10 minutes. Vous disposez d’un temps de préparation de 20 minutes.*

*Votre exposé sera suivi d’un entretien d’une durée maximale de 10 minutes.*

*Question : En quoi ces documents éclairent-ils votre réflexion sur le thème au programme ?*

Thème 2 : Dans ma maison

Document 1 Gaston Bachelard, La Poétique de l'espace, 1957

Dans ces conditions, si l'on nous demandait le bienfait le plus précieux de la maison, nous dirions : la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. Il n'y a pas que les pensées et les expériences qui sanctionnent les valeurs humaines. À la rêverie appartiennent des valeurs qui marquent l'homme en sa profondeur. La rêverie a même un privilège d'autovalorisation. Elle jouit directement de son être. Alors, les lieux où l'on a vécu la rêverie se restituent d'eux-mêmes dans une nouvelle rêverie. C'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables.

Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et aime. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries. L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison.

Document 2 : Affiche postée sur les réseaux sociaux par l’illustrateur Mathieu Persan vendredi 13 mars 2020, en anglais puis en français.



**Annexe 2**

**CORPIUS 1 : SDF**

|  |
| --- |
| **BTS****Culture générale et expression****Corpus synthèse de documents** |

**Document 1 : Extrait d’un entretien avec Patrick DECLERCK, Ecrivain psychanalyste et anthropologue. Propos recueillis par Éric FOTTORINO et Laurent GREILSAMER, *le UN magazine* n° 128, novembre 2016.**

Quel regard porte la société sur ces malheureux ? Il existe une perception générale du genre : « Regardez ces enfoirés ! Ils ne travaillent pas, ils picolent, ils regardent passer les filles pendant que nous on doit bosser. » Cette vision, toutes classes sociales confondues, caractérise ces gens comme des parasites. Des héros pervers du principe de plaisir en somme. C’est le regard principal de la société. Or ce tableau est complètement faux. Survivre dans la rue nécessite une organisation, une obstination, une énergie infiniment supérieure à celle que nous développons vous et moi pour tenir notre vie. La température du métro est à peu près à 16°C. On n’a pas besoin d’attendre des températures polaires pour mourir d’hypothermie. […] Que signifie vivre dans la rue pour le corps, pour le psychisme ? Le SDF est un escargot. C’est-à-dire un être vivant qui porte sa maison sur son dos. Que peut-il garder avec lui comme objets personnels, comme souvenirs ? Presque rien car il doit bouger, donc porter ses affaires. Encore une fois, ces personnes sont épuisées et se trouvent dans un état de conscience altérée, en partie dû à l’alcool. Quand on dit : ils ne savent rien faire, on se trompe. Ils résistent au froid, à la solitude. On dit aussi qu’ils ne sont pas curables. De fait, la question de la guérison est délicate. Le psychanalyste que je suis répond : on ne devient pas quelqu’un d’autre, mais on peut progresser, s’améliorer. Le problème est qu’on ne tolère pas qu’ils soient là. On voudrait soit les éjecter, soit obtenir au minimum qu’ils soient invisibles, relégués, soit qu’ils deviennent « normaux », ce qui relève du fantasme. Il se joue là une violence profonde qui permet de mesurer la violence refoulée de la société. Car la société offre de fausses solutions : l’hébergement d’urgence, certes secourable mais temporaire, ne règle rien car il renvoie les gens au pire. La mendicité est-elle l’ultime planche de salut ? Je défends profondément la mendicité. Toute calorie avalée est une calorie avalée. On donne ou on ne donne pas, mais on a en tout cas l’obligation morale de se poser la question. A la fin des fins, il faut bouffer ! Personne ne vit dans la rue par plaisir, par choix, contrairement à ce que certains revendiquent pour justifier rationnellement leurs névroses, leurs dysfonctionnements. Cela permet au sujet de porter le poids et l’atroce conscience de sa pathologie et de son dysfonctionnement. Sans compter les dégâts provoqués par la crise économique. Pourquoi faudrait-il donner selon vous ? Au fond, la question se pose ainsi : accepte-t-on que ces gens soient encore nos frères ? Cette personne qui mendie, est-ce-moi ? Sommes-nous collectivement pour la protection précieuse de sa conscience, du peu qui lui reste, ou non ? C’est cela qui se joue. La vie est là et la mort est à quelques heures. C’est pourquoi les SDF sont des personnages tragiques. Notre regard sur la misère est-il le signe d’une société moins assurée d’elle-même ?

#### **Document 2 : Julien Damon, « Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge *», Journal du droit des jeunes* (N° 223), pages 30 à 35, 2003/3**

[…] Depuis le début des années 80 les SDF ont (re)fait irruption dans les rues, dans les gares, dans les squares, sur les boulevards, dans le métro. On les retrouve sur les écrans de télévision, en bas de chez soi, aux portes des services d’assistance, dans les discours électoraux. Ils apitoient souvent, effraient parfois, et, régulièrement, défraient la chronique sociale.

Durant les années de croissance on s’était peu inquiété, sinon par la voix de l’abbé Pierre, des sans-logis. Dans les rubriques faits divers de la presse on trouvait des informations sur les clochards dont la figure folklorique faisait presque partie du paysage touristique. C’est avec la crise et le chômage que les indigents et les errants ont repris place dans les préoccupations collectives en tant que priorités d’action publique.

[…]

Les explications du phénomène

Deux grandes familles d’explication du phénomène SDF coexistent. La première se consacre à l’analyse de phénomènes structurels (chômage, tensions sur le marché du logement, progression de la précarité, etc.). La seconde se concentre sur des causes plus individuelles (choc affectif, maladie, origine sociale défavorisée, abus d’alcool, troubles mentaux, etc.). Les partisans de modèles individuels contestent les approches structurelles qui ne prennent pas en compte les particularités des situations et des parcours personnels. Ceux qui insistent sur les dynamiques structurelles critiquent les observateurs qui se concentrent sur les cas individuels car ils contribueraient à la stigmatisation des SDF en insistant trop sur leur singularité, voire sur leur responsabilité.

Face à ce débat structurel/individuel, qui verse parfois dans l’idéologie, la solution est certainement dans l’entre-deux. Les SDF vivent et subissent un processus de disqualification sociale. Les racines du problème ne résident ni exclusivement dans des configurations structurelles, ni uniquement dans des déficiences individuelles, mais plus vraisemblablement dans une combinaison des facteurs qui produit une spirale vers le bas conduisant certaines personnes à la rue.

[…]

Le terme SDF recouvre des réalités variées. Il s’agit d’un groupe composite qui rassemble des personnes vivant dans des conditions très dissemblables allant de celles d’hommes à la rue depuis longtemps – figure traditionnelle du clochard – à celles de jeunes femmes isolées ou de familles entières tout récemment expulsées de leur logement. Sous le même terme, et parfois dans les mêmes centres d’hébergement, on trouve des groupes de demandeurs d’asile venant d’Afrique ou d’Europe de l’est passés par des filières d’immigration et d’exploitation, des jeunes personnes isolées ne trouvant pas un toit pour une nuit, des vieillards habitués depuis des années aux circuits de l’assistance.

**Document 3 : Samuel Beckett, *En attendant Godot*, 1952**

*Route à la campagne, avec arbre.*

*Soir.*

*Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'y acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence. Même jeu.*

*Entre Vladimir.*

ESTRAGON (renonçant à nouveau) : Rien à faire.

VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées) : Je commence à le croire. (Il s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. Tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat. (Il se recueille, songeant au combat. A Estragon.) Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON : Tu crois ?

VLADIMIR : Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.

ESTRAGON : Moi aussi.

VLADIMIR : Que faire pour fêter cette réunion ? (Il réfléchit.) Lève-toi que je t'embrasse. (Il tend la main à Estragon.)

ESTRAGON (avec irritation) : Tout à l'heure, tout à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (froissé, froidement) : Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON : Dans un fossé.

VLADIMIR (épaté) : Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (sans geste) : Par là.

VLADIMIR : Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON : Si... Pas trop.

VLADIMIR : Toujours les mêmes ?

ESTRAGON : Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR : Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi... (Avec décision) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (piqué au vif) : Et après ?

VLADIMIR (accablé) : C'est trop pour un seul homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900.

ESTRAGON : Assez. Aide-moi à enlever cette saloperie.

VLADIMIR : La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter. (Estragon s'acharne sur sa chaussure.) Qu'est-ce que tu fais ?

ESTRAGON : Je me déchausse. Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

VLADIMIR : Depuis le temps que je te dis qu'il faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de m'écouter.

ESTRAGON (faiblement) : Aide-moi !

VLADIMIR : Tu as mal ?

ESTRAGON : Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (avec emportement) : Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.

ESTRAGON : Tu as eu mal ?

VLADIMIR : Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (pointant l'index) : Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (se penchant) : C'est vrai. (Il se boutonne.) Pas de laisser-aller dans les petites choses.

ESTRAGON : Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu attends toujours le dernier moment.

VLADIMIR (rêveusement) : Le dernier moment... (Il médite) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait ça?

**Document 4 : Affiche du film d’Agnès Varda, *Sans toit ni loi*, 1985**



|  |
| --- |
| **BTS****Culture générale et expression****Corpus synthèse de documents** |

CORPUS 2 : Habitat partagé

#### **Document 1 : Mairie de Talence, Affiche projet habitat participatif, 2017**

#### Afficher l’image source

#### **Document 2 : Anne Eveillard , « La cohabitation, ou le goût des autres », *cotemaison.fr*, 21/08/2013**

Vivre à plusieurs (générations, amis, parents...) sous le même toit séduit de plus en plus de Français. Quelles sont leurs motivations ? Que proposent les architectes ? Éléments de réponse...

Immobilier hors de prix et pouvoir d'achat en berne incitent à repenser la façon de se loger. Ainsi, depuis le milieu des années 2000, la colocation ne concerne plus uniquement les étudiants. Célibataires, familles recomposées, seniors flirtent eux aussi avec la vie en quasi-communauté afin de limiter les dépenses liées à l'habitat. Fin 2012, la colocation chez les actifs représentait 50 % des offres et 40 % des recherches sur le site appartager.com. Un engouement bien dans l'air du temps, comme en témoigne le succès des fêtes entre voisins, de la garde d'enfants partagée dans un même immeuble ou du covoiturage. Si bien que les contraintes financières ne sont plus les seules motivations de cette envie de vivre ensemble. L'entraide, la solidarité, l'écologie sont des valeurs autour desquelles certains jeunes couples, familles, nouveaux retraités se réunissent désormais pour construire, voire réinventer leur espace de vie. On ne parle alors plus de colocation, mais de cohabitation. Un glissement sémantique récent en France, mais déjà banalisé chez nos voisins belges et allemands. La société du "tout-à-l'ego" aurait-elle du plomb dans l'aile ?

"Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses"

"En cohabitation, on ne se contente pas simplement de vivre sous le même toit. La notion de partage et de valeurs communes est très forte", souligne Marthe Marandola. Spécialisée dans la formation et la médiation, elle vit en cohabitation avec la psychothérapeute Geneviève Lefebvre depuis le début des années 2000. "Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses." Et pour cause, le mot cohabitation n'était connu du grand public que dans le domaine politique. "Nous étions amies de longue date et toutes les deux à un tournant de notre vie : celui de la cinquantaine. Nos enfants étaient grands, ils avaient quitté la maison et nous voulions sortir de Paris", raconte Marthe Marandola.

Elles ont alors un coup de foudre pour une bâtisse, "où tout était à refaire", dans l'Ariège. Un pari un peu fou, tant d'un point de vue pratique (sept ans de travaux) que personnel : "On nous prenait pour un couple d'homosexuelles. Nous avons appris à surmonter le regard des autres et à nous en affranchir." Résultat, aujourd'hui, elles cohabitent aussi dans le XVe arrondissement de Paris et leur livre Cohabiter pour vivre mieux (J.-C. Lattès) fait référence. Si c'était à refaire ? Elles recommenceraient sans la moindre hésitation. Et ce d'autant plus qu'elles ont dessiné l'essentiel de leur maison et de leur appartement parisien avec l'aide d'un architecte "pour habiter dans du sur-mesure". "En Ariège, nous avons créé deux foyers distincts, si bien que l'on ne se gêne jamais." Même souci d'indépendance à Paris : "Le hall de l'appartement dessert toutes les pièces. On ne se croise jamais dans un couloir. Une bonne raison à cela : nous n'en avons pas." Car, au XXIe siècle, on veut s'isoler sans vivre seul. Ce que le sociologue François de Singly appelle "libres ensemble". Un paradoxe ? Plutôt une envie de partir à la redécouverte de soi et des autres.

Des logements dessinés selon les besoins des habitants

"Dans un projet de cohabitation, tout ce qui est du ressort de l'occupant ne doit pas lui être imposé. Nous devons l'écouter et répondre à ses souhaits." Architecte et cofondatrice du cabinet Arbor&Sens à Lyon, Marine Morain boucle actuellement le chantier du Village vertical, à Villeurbanne. Les douze familles impliquées dans ce projet d'habitat coopératif intégreront leur immeuble au printemps. "D'emblée, avec l'aval des futurs habitants, nous avons conçu toutes les parties communes : couloirs, salons, jardins, chambres d'amis... Puis les familles se sont attribué les différents logements que nous avons dessinés en respectant leurs besoins." Ainsi, l'architecte doit être tour à tour "sachant", "technicien" et "pédagogue". Ce qui n'a pas déplu à Marine Morain, habituée à enseigner au sein de l'École d'architecture de Lyon. Mais elle reconnaît qu'un tel projet prend au moins cinq ans : "Côté conception, c'est deux fois plus long qu'un chantier classique." Du coup, il faut être motivé. Ou croire à la cohabitation en tant que tendance lourde et non comme phénomène de mode. À l'instar de Sophie Delhay, architecte à Paris et enseignante à l'École d'architecture de Nantes. En 2008, elle a participé au sein de la coopérative d'architectes Boskop à un projet de cohabitation constitué de 55 logements expérimentaux à Nantes. "Désormais, quand je crée un logement, je raisonne en termes de cohabitation et de vie ensemble. Il faut donner le goût de vivre en ville et de s'ouvrir à l'autre." Ici, chaque logement a été imaginé avec "une collection de pièces", toutes de 16 m2. Ce que l'on appelle un "plan neutre" : "Chaque famille peut organiser son logement selon ses besoins, la lumière, la vue... Habiter n'est plus un acte passif. On devient acteur de son habitat."

#### **Document 3 :** [**Valérie V**](http://plus.lefigaro.fr/page/vvalin%40leparticulier.fr)**alin-Stein, « L’habitat participatif offre plus qu’un logement », *Le Particulier, N°1152*, Janvier 2019**

Votre résidence n'a pas d'âme. Vous regrettez de ne pas connaître les autres occupants de votre immeuble. Vous souffrez du manque de lien social.

Pourquoi ne pas vous associer entre amis pour concevoir un cadre de vie commun ?

Vous entendez habitat participatif et vous pensez « bobo » parisien ou soixante-huitard ? Vous n'y êtes pas ! En vogue depuis plusieurs décennies dans les pays d'Europe du Nord, comme l'Allemagne ou la Suède, le concept gagne l'Hexagone où il séduit différentes tranches d'âge et catégories sociales. L'idée est séduisante : se réunir entre amis ou connaissances ayant les mêmes affinités pour trouver un terrain, concevoir les logements en les adaptant aux envies et besoins de chacun, et imaginer une manière de vivre autrement, en recréant du lien social. Découvrez cette opération d'un nouveau genre.

Une aventure collective

Si la structure juridique retenue pour porter un projet d'habitat participatif peut varier (voir p. 42), la philosophie reste, en revanche, toujours la même. Il est impensable de ne pas connaître ses futurs voisins. Soit les membres du groupe se côtoient déjà au moment de la constitution de l'opération (amis, voisins, collègues...), soit ils se lient pour l'occasion après s'être rencontrés par l'intermédiaire d'une petite annonce ou d'une plateforme internet spécialisée (Ôfildesvoisins, par exemple). Au fur et à mesure des réunions (elles sont nombreuses : une par mois, en moyenne, pendant 12 à 18 mois), le projet va se concrétiser... Certains participants abandonnent l'aventure en cours de route. Dans l'habitat participatif, il n'y a pas de logements standardisés imposés à tous. Chacun des futurs occupants conçoit, dans la limite du respect des règles d'urbanisme locales, l'appartement ou la maison qui correspond à son mode d’existence : plus ou moins grand, de plain-pied, en duplex, en triplex, etc.

Des espaces de vie mutualisés

L'autre spécificité de ce type d'habitat, c'est d'offrir des lieux partagés destinés à renforcer le lien social. Ils peuvent aussi permettre d'économiser certains mètres carrés superflus (par exemple, une chambre d'amis mutualisée). Systématiquement présente, la « salle commune» facilite l'organisation de réunions (les assemblées générales de copropriété notamment) et d'événements festifs tels que des anniversaires ou des réveillons. Cet endroit sert aussi, souvent de logement d’appoint. Parfois, il s’ouvre aux personnes étrangères à la résidence quand on y organise la distribution hebdomadaire de produits issus d'une Amap (association pour le maintien d'une agriculture paysanne). On peut aussi trouver d'autres formes de surface partagée dont l'usage varie en fonction des souhaits de chacun et de la place disponible : toit terrasse, jardin, potager, atelier de bricolage et de jardinage avec des équipements en libre-service (perceuses, machines à coudre, etc.), buanderie... Dans certaines résidences, des poulaillers ont même été installés.

Des aides pour un projet compliqué

Pour réussir une opération d'habitat participatif, il est souvent nécessaire de se faire accompagner à un ou plusieurs stades : lors de la constitution du groupe de coacheteurs, de l'acquisition du foncier, pour trouver des financements, sélectionner un professionnel chargé de la construction (architecte, promoteur ou bailleur social faisant de l'accession à la propriété...), suivre le chantier ou encore pour rédiger une charte de bonne conduite organisant la vie de la résidence. Différents types d'interlocuteurs sont à votre disposition.

#### **Document 4 : Voltaire, *Candide ou L’Optimisme*, 1759**

Chapitre XXX.

Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d’orangers.

[Le vieillard] fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu’ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d’écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des dattes, des pistaches, du café de Moka qui n’était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss, et de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? — Je n’ai que vingt arpents, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l’ennui, le vice, et le besoin. »

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s’être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l’honneur de souper.

Je sais aussi, dit Candide, qu’il faut cultiver notre jardin. […] Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c’est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

 Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n’y eut pas jusqu’à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très-bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n’aviez pas été chassé d’un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l’amour de Mlle Cunégonde, si vous n’aviez pas été mis à l’Inquisition, si vous n’aviez pas couru l’Amérique à pied, si vous n’aviez pas donné un bon coup d’épée au baron, si vous n’aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d’Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

|  |
| --- |
| **BTS****Culture générale et expression****Corpus synthèse de documents** |

**Document 1 : Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1957**

Dans ces conditions, si l'on nous demandait le bienfait le plus précieux de la maison, nous dirions : la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix. Il n'y a pas que les pensées et les expériences qui sanctionnent les valeurs humaines. À la rêverie appartiennent des valeurs qui marquent l'homme en sa profondeur. La rêverie a même un privilège d'autovalorisation. Elle jouit directement de son être. Alors, les lieux où l'on a vécu la rêverie se restituent d'eux-mêmes dans une nouvelle rêverie. C'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables.

Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et aime. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries. L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison.

**Document 2 :** **Henry Bordeaux, *La Maison*, 1910**

Le Royaume

—Où vas-tu?

—À la maison.

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisants comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, pousse toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênées dans leur croissance.

—Où vas-tu ?

Ils ne disent pas « Nous rentrons chez nous. » Et pas davantage « Nous allons à notre maison.» Ils disent la maison. Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque à moitié par terre. Mais tout de même c'est la maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas bien sûr.

Et même de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des personnes d'âge, et des gens mariés, s'il vous plaît, se servent encore de cette expression. A la maison, on faisait comme ci, à la maison, il y avait cela. On croirait qu'ils désignent leur propre foyer. Pas du tout : ils parlent de la maison de leur enfance, de la maison de leurs père et mère qu'ils n'ont pas toujours su garder ou dont ils ont changé les habitudes, et c'est tout comme, mais qui est immuable dans leur souvenir. Vous voyez bien qu'il n'y en a pas deux…

[…] Cependant je n'ignorais pas qu'on lui donnait d'autres noms qui pouvaient retentir avec un son plus riche aux oreilles d'un enfant. Une nourrice italienne, engagée pour le dernier-né, l'appelait il palazzio, en arrondissant la bouche sur le second a pour susurrer ensuite avec une douceur mourante la dernière syllabe. Le fermier qui apportait le cens, ou seulement un acompte, ou seulement quelque volaille pour inviter le maître à être patient, prononçait le château, avec plusieurs accents circonflexes. Une dame, venue en visite, et qui était de Paris, —on reconnaissait bien qu'elle était de Paris au face-à-main dont elle se servait, —avait solennellement proclamé votre hôtel. Et pendant la crise que je raconterai, quand on suspendit à la grille un écriteau déshonorant, on pouvait lire sur l'inscription Villa à vendre. Villa, hôtel, château, palais, comme tous ces termes majestueux, malgré leur prestige, sont incolores ! A quoi bon emberlificoter la vérité ? La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout.

[…] Avant qu'on ne l'eût restaurée, je l'ai montrée à une dame, à une dame de Paris comme celle du face-à-main. Il est probable, il est vraisemblable, il est certain que je la lui avais excessivement vantée. Ni les accents circonflexes du fermier, ni l'éclat et la douceur mourante de la nourrice italienne n'avaient dû manquer à ma description. Elle pouvait s'attendre à Versailles ou tout au moins à Chantilly.

Or, quand je la conduisis, dûment stylée, exaltée et mise au point, devant l'immeuble incomparable, elle osa me demander sur un ton de surprise « Est-ce bien ça ?» Je compris son désappointement. Je l'ai raccompagnée avec politesse jusqu'à sa voiture, —même dans la colère on a des égards pour les femmes, —mais je ne l'ai pas revue depuis lors, je n'ai jamais supporté de la revoir. On n'est pas d'accord avec les étrangers sur les lieux ni sur les choses de son enfance. Il y a des différences de dimensions. Leurs yeux ne savent pas regarder, et il faut les plaindre. A la place de la maison, ils n'aperçoivent, eux, qu'une maison. Comment, donc, pourrait-on s’entendre ?

**Document 3 : Joachim du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse », *Les Regrets*, Sonnet XXXI, 1558**

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,

Ou comme cestuy-là1 qui conquit la toison2,

Et puis est retourné, plein d'usage3 et raison,

Vivre entre ses parents le reste de son âge4 !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village

Fumer la cheminée, et en quelle saison5,

Reverrai-je le clos6 de ma pauvre maison,

Qui m'est une province7, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,

Que des palais Romains le front8 audacieux,

Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir10 gaulois, que le Tibre latin,

Plus mon petit Liré11, que le mont Palatin,

Et plus que l'air marin la douceur angevine.

**Document 4 : Affiche postée sur les réseaux sociaux par l’illustrateur Mathieu Persan vendredi 13 mars 2020, en anglais puis en français.**

